

GOUT



**Ecole du goût : Culture du
« manger » et art de vivre en Europe**

Karen Blixen

Le dîner de Babette

I. Deux dames de Berlewaag

Un certain fjord en Norvège, étroit bras de mer entre les hautes montagnes, porte le nom de Fjord de Berlewaag. Au pied des montagnes, la petite ville de Berlewaag a l'air d'une ville-joujou, faite de blocs de bois peints en gris, en jaune, en rose et en bien d'autres couleurs.

Deux dames âgées vivaient il y a soixante ans dans une des maisons jaunes. A cette époque, les autres dames portaient une tournure et les deux sœurs en auraient porté avec autant de grâce que toute autre, car elles étaient grandes et sveltes. Mais jamais elles n'avaient possédé un vêtement à la mode, et, leur vie durant, elles s'habillaient modestement en gris et en noir.

Elles avaient été baptisées des noms de Martine et de Philippa, d'après Martin Luther et son ami Philippe Melancthon. Leur père était à la fois pasteur et prophète. Il avait fondé une petite congrégation, ou secte pieuse, connue et estimée dans toute la Norvège. Ses membres renonçaient aux plaisirs de ce monde, car la terre, et tout ce qu'elle leur offrait, ne représentait pour eux qu'une illusion. La seule réalité était « la Nouvelle Jérusalem », vers laquelle tendaient toutes leurs aspirations.

Ils ne juraient jamais, mais leur oui était : Oui, [26] et leur non était : Non. Ils se qualifiaient entre eux de frères et de sœurs.

Le pasteur s'était marié tard, et à présent il était mort depuis des années. Le nombre de ses disciples avait diminué peu à peu : ils avaient blanchi; leurs cheveux s'étaient clairsemés et ils étaient devenus durs d'oreille. Avec le temps, ils prenaient même un caractère un peu maussade et querelleur, de sorte que de petits schismes se formaient dans la congrégation. Cependant, ils se réunissaient toujours pour lire et interpréter la Parole de Dieu.

Ils avaient tous connu les filles du pasteur lorsqu'elles n'étaient encore que des enfants et pour eux elles étaient restées de petites sœurs très précieuses, en souvenir de leur père, dont l'esprit habitait toujours la maison jaune. Ils s'y trouvaient chez eux, et en paix. Les deux sœurs avaient une bonne à tout faire française du nom de Babette. Chez deux femmes puritaines, vivant dans une petite ville de Norvège, la chose paraît assez singulière pour mériter une explication.

Les habitants de Berlewaag trouvèrent cette explication dans la piété et la bonté de cœur des filles du pasteur. Car ces demoiselles dépensaient leur temps et leurs maigres revenus en actes de charité. Les malheureux, les paysans ne frappaient jamais en vain à leur porte. Douze ans plus tôt, Babette était arrivée devant cette porte : fugitive, sans amis, à moitié folle de désespoir et de peur.

Mais il faut chercher la vraie raison de la présence de Babette dans la maison des deux sœurs dans une région plus secrète des cœurs humains et elle devait être révélée plus tard. [27]

II. L'amoureux de Martine

Dans leur jeunesse, Martine et Philippa avaient été extrêmement jolies, parées de cette fraîcheur presque surnaturelle des arbres fruitiers en fleurs, ou des neiges éternelles.

On ne les voyait jamais ni au bal ni à des parties de plaisir, mais dans la rue on se retournait à leur passage pour les regarder, et les jeunes gens de Berlewaag allaient à l'église dans le seul espoir de les admirer pendant qu'elles longeaient la nef.

La plus jeune possédait une voix ravissante qui, le dimanche, remplissait l'église de ses suaves accents.

Dans la congrégation fondée par le pasteur, l'amour terrestre et le mariage étaient tenus pour choses triviales et pures illusions. Mais il est bien possible que plus d'un « frère » aujourd'hui tout vieux et chenu ait considéré jadis les jeunes filles comme des bijoux d'un prix infiniment plus précieux que celui des rubis et qu'il ait cherché à en convaincre le père.

Mais le pasteur avait déclaré aux soupirants que, dans son ministère à lui, ses filles étaient sa main droite et sa main gauche; qui donc voudrait l'en priver? Et les blondes jeunes filles avaient été élevées pour un idéal d'amour céleste.

Cet amour les emplissait toutes et elles ne permirent pas aux flammes de ce monde de les effleurer.

Pourtant, elles avaient grandement troublé la paix du cœur de deux jeunes hommes, citoyens du vaste monde, au-delà de Berlewaag. L'un était un jeune officier, du nom de Lorenz [28] Löwenhielm, qui menait joyeuse vie dans sa ville de garnison et qui s'y était endetté. En 1854, alors que Martine avait 18 ans et Philippa 17, le père de Lorenz Löwenhielm, fort en colère contre son fils, l'avait envoyé passer un mois chez sa tante. Dans une vieille maison de campagne de Fossum, près de Berlewaag, il y trouverait temps de réfléchir à son comportement et de s'améliorer.

Un jour qu'il venait à cheval en ville, il rencontra Martine sur- la place du marché. Du haut de sa monture, il regarda la jolie fille, et elle leva les yeux vers le beau cavalier.

Lorsqu'elle l'eut dépassé et qu'elle eut disparu, il n'osait pas croire encore au témoignage de ses yeux.

Une légende subsistait dans la famille Löwenhielm. Selon cette légende un des ancêtres avait, il y a bien longtemps, épousé une Huldra, démon féminin des montagnes norvégiennes. Ces Huldra ont le teint si clair et la chevelure si dorée qu'elles font resplendir et frémir l'air autour d'elles.

Depuis cette époque, il arrivait de temps en temps à certains membres de la famille d'être sujets à des visions.

Jusqu'à présent, le jeune Lorenz ne s'était pas aperçu qu'il possédait un don de ce genre. Mais, à ce moment-là, surgit à ses yeux la vision éblouissante d'une vie plus élevée et plus pure, vie sans créanciers, sans traites à payer, sans sermons paternels, ni reproches ni secrets scrupules de conscience,

vie dont le guide et la récompense seraient un ange aux cheveux d'or.

Il fut reçu chez le pasteur sur la recommandation de sa pieuse tante et Martine lui parut encore plus délicieuse tête nue qu'en chapeau. Il [29] la contemplait avec adoration, mais en même temps il se désespérait de la figure qu'il faisait en sa présence.

Surpris et furieux à la fois, il ne trouvait rien à dire, nulle inspiration ne lui venant du verre d'eau placé devant lui.

– La clémence et la foi, mes chers frères, se sont rencontrées, disait le pasteur, et la vertu, et la grâce se sont embrassées.

Le jeune homme songeait alors au moment où Martine et Lorenz s'embrasseraient.

Il répéta ses visites et à chaque fois il lui semblait qu'il se rapetissait et devenait de plus en plus insignifiant et méprisable.

Quand il rentrait le soir chez sa tante, il lançait ses luisantes bottes de cavalier à l'autre bout de sa chambre, ou même se mettait à pleurer, la tête contre la table. A la fin de son séjour il fit une dernière tentative pour révéler ses sentiments à Martine. Jusqu'à présent, il lui avait été facile de dire à une jolie fille qu'il l'aimait, mais les paroles de tendresse s'étranglaient dans sa gorge quand il regardait le visage angélique de sa voisine. Enfin il prit congé du reste de la société, et Martine l'accompagna jusqu'à la porte, un chandelier à la main. La lumière éclairait ses lèvres et projetait vers le haut l'ombre de ses longs cils. Lorenz était prêt à partir dans un muet désespoir, quant tout à coup, sur le seuil de la porte, il s'empara de la main de Martine et la porta à ses lèvres en s'écriant :

– Je pars pour toujours, et je ne vous reverrai jamais, jamais plus, car j'ai appris que le sort est cruel, et que dans ce monde il y a des choses impossibles.

De retour dans sa garnison, il voulut réfléchir à cette aventure, mais il découvrit qu'il ne devait [30] plus jamais y penser. Tandis que les autres jeunes officiers parlaient de leurs affaires d'amour, il gardait le silence sur les siennes; car lorsqu'il les revivait en esprit au mess des officiers et qu'il les voyait en quelque sorte par les yeux de son entourage, elles ne représentaient plus pour lui qu'un lamentable échec.

Comment se pouvait-il qu'un lieutenant de hussards se fût laissé vaincre et priver de ses moyens par une bande de sectaires, à l'air maussade, dans la pauvre maison d'un vieux pasteur?

Cette question l'effrayait et il se sentait pris de panique. Était-ce par suite de la folie de sa race qu'il ne pouvait se débarrasser de l'image d'une jeune fille si belle, qu'elle créait autour d'elle comme une resplendissante auréole de pureté et de sainteté. Mais lui, Lorenz, ne voulait pas être un rêveur; il voulait être semblable aux autres officiers, ses camarades.

Il fit donc tous ses efforts pour se ressaisir et accomplir le plus grand acte de courage de sa jeune vie, en décidant d'oublier ce qui lui était arrivé à Berlewaag. A partir de cet instant, il ne regarderait plus en arrière, mais en avant. Il ne penserait plus qu'à sa carrière et le jour viendrait où il ferait brillante figure dans un monde brillant.

Sa mère fut enchantée du résultat de la visite à Fossum, et ses lettres exprimèrent à sa tante une vive reconnaissance. Elle ignorait par quelle voie étrange et tortueuse son fils avait atteint cet heureux équilibre.

Le jeune officier ambitieux attira bientôt l'attention de ses supérieurs et son avancement fut extraordinairement rapide. Envoyé en France et en Russie, il épousa, à son tour, une dame d'honneur de la

reine Sophie. Il évolua avec [31] grâce et aisance dans ce milieu aristocratique, satisfait de son entourage et satisfait de lui-même. Avec le temps, il sut même tirer profit de paroles et de tournures de phrases qui l'avaient frappé dans la maison du pasteur, car à présent la piété était de mode à la Cour. Dans la maison jaune de Berlewaag, Philippa évoquait parfois le souvenir du beau jeune homme silencieux, qui était arrivé si soudainement et qui, si soudainement, avait disparu. Sa sœur aînée lui répondait aimablement, le visage calme et serein, puis détournait la conversation vers d'autres sujets.

III. L'amoureux de Philippa

Un an plus tard arriva à Berlewaag un personnage plus distingué encore que le lieutenant Löwenhielm.

Le célèbre chanteur Achille Papin, de Paris; avait chanté pendant une semaine à l'Opéra Royal de Stockholm et comme partout ailleurs il avait enthousiasmé son auditoire.

Un soir, une dame de la Cour, qui avait rêvé d'une aventure romanesque avec l'artiste, lui décrivit les paysages grandioses et sauvages de la Norvège. Achille Papin était fait pour être un héros de roman. Saisi par le récit de son admiratrice, qui excita son imagination, il résolut de longer la côte norvégienne avant de revenir en France. Mais il se sentit tout petit dans ce cadre sublime, sans âme qui vive avec qui échanger quelques paroles, et il tomba dans une sorte de mélancolie, se voyant déjà au seuil de la vieillesse, qui marquerait la fin de sa carrière.

Or, un dimanche, ne sachant que faire d'autre, [32] il alla à l'église et entendit chanter Philippa. Alors, comme en un éclair, il sut tout, il comprit tout; car soudain les pics neigeux, les fleurs sauvages, les nuits claires de Norvège lui par- laient dans son langage propre : celui de la a musique, par la voix d'une jeune femme. De même que Lorenz Löwenhielm, il eut une vision.

« Dieu tout-puissant ! songea-t-il, ton pouvoir est infini et ta miséricorde va jusqu'aux nues ! Voici une prima donna qui pourrait avoir toute l'Opéra de Paris à ses, pieds. »

A cette époque, Achille Papin était un bel homme, aux cheveux noirs bouclés, aux lèvres rouges. Mais, idole de tant de nations, il n'était pas gâté par la gloire : bon et sensible, il restait honnête vis-à-vis de lui-même.

Il s'en fut directement à la maison jaune et déclina son nom, que le pasteur ignorait totalement. Puis il expliqua qu'il séjournait à Berlewaag pour des raisons de santé et serait heureux de donner des leçons de musique à la jeune demoiselle. Bien entendu, il ne mentionna pas l'Opéra de Paris, mais parla longuement de la voix de Mlle Philippa, qui allait prendre un merveilleux essor, pour célébrer la gloire de Dieu à l'église.

L'espace de quelques minutes, Achille Papin oublia sa propre identité, mais, quand le pasteur lui demanda s'il était catholique, il répondit conformément à la vérité. Son interlocuteur pâlit légèrement : de sa vie, il n'avait rencontré un catholique.

Pourtant il eut plaisir à parler le français, se rappelant les jours où, jeune étudiant, il avait lu les oeuvres de Lefèvre d'Étaples, l'écrivain luthérien français.

Et comme personne ne résistait à la longue à [33] Achille Papin, quand il avait réellement mis quelque chose dans sa tête, le père finit par donner son consentement, en faisant cette remarque à sa fille : « Il y a des chemins frayés à travers la mer et 1es montagnes neigeuses, là où l'œil humain ne distingue pas la moindre piste. »

C'est ainsi que le célèbre chanteur français et la jeune Norvégienne encore novice dans son art commencèrent à travailler ensemble. L'espoir d'Achille devint une certitude et la certitude se changea en extase. « J'ai eu tort, pensait-il, de m'imaginer que je vieillissais; mes plus grands triomphes m'attendent encore. Une fois de plus le monde criera au miracle quand nous chanterons ensemble, elle et moi. »

Au bout de quelque temps, l'artiste, incapable de taire ses rêves, en parla à Philippa : « Votre renommée de cantatrice dépassera celles de toutes les autres qui vous précédèrent, ou vous suivront. A Paris, l'empereur, l'impératrice, les grandes dames et les beaux esprits vous écouteront; vous leur ferez verser des larmes. Les gens du commun vous adoreront; vous apporterez la consolation aux opprimés et aux malheureux. Lorsque vous quitterez l'Opéra à mon bras, la foule détellera vos chevaux, et des hommes s'attelleront eux-mêmes à votre voiture pour la traîner jusqu'au Café Anglais, où un magnifique souper vous attendra. »

Philippa ne répéta ces perspectives d'avenir ni à son père ni à sa sœur. Pour la première fois de sa vie, elle eut un secret vis-à-vis d'eux.

Cependant, le professeur fit étudier à son élève la partie de Zerline, dans le *Don Juan* de Mozart. Lui-même, comme il l'avait fait à maintes reprises, chanta celle de Don Juan.

Jamais encore il n'avait chanté comme à [34] présent. Dans le duo du second acte – qu'on appelle le Duo de la Séduction – il se sentit transporté au-dessus de lui-même par cette musique et ces voix divines. Lorsque mourut suavement la dernière note, il prit la main de Philippa, attira la jeune fille à lui et lui donna un solennel baiser, comme ferait un époux pour son épouse devant l'autel; puis il la quitta.

Cet instant sublime ne permettait nulle autre parole, nul autre geste. Le regard de Mozart lui-même reposait sur les deux artistes.

En rentrant chez elle, Philippa dit à son père qu'elle ne désirait plus continuer ses leçons de chant et le pria d'informer M. Papin de sa décision.

Le père dit : « Les voies de Dieu passent au travers des rivières, mon enfant. »

En recevant la lettre du pasteur, Achille resta immobile pendant un moment. Il se disait : « Je me suis trompé, j'ai fini mon temps; je ne serai jamais plus le divin Papin; et le pauvre jardin de ce monde, si plein de mauvaises herbes, a perdu son rossignol. »

Un peu plus tard, il pensa : « Je me demande ce qu'il en est de cette petite coquine. L'ai-je réellement embrassée ? »

Mais, à la fin, il murmura : « J'ai perdu ma vie pour un baiser dont je ne me souviens plus. Don Juan a embrassé Zerline, et c'est Achille Papin qui paie pour ce baiser : voilà bien le sort des artistes ! »

Dans la maison jaune, Martine devina bien que les choses étaient plus sérieuses qu'elles ne le paraissaient, et elle chercha du regard le visage de sa sœur. Pendant quelques secondes, elle aussi eut peur que l'artiste catholique n'eût essayé d'embrasser Philippa. Elle était bien incapable de s'imaginer que sa sœur pût être surprise, [35] ou effrayée, par une impulsion de sa propre nature.

Achille Papin prit le premier bateau en partance de Berlewaag. Les deux sœurs parlèrent peu de ce visiteur venu du vaste monde : les termes leur faisaient défaut pour s'entretenir de lui.

IV. Une lettre de Paris

Quinze ans plus tard, par une nuit pluvieuse du mois de juin 1871, quelqu'un tira à trois reprises avec violence le cordon de sonnette de la maison jaune. Les maîtresses de maison ouvrirent la porte à une femme massive, et d'une pâleur mortelle, qui portait un baluchon sous le bras. Elle les regarda fixement, fit un pas en avant et tomba évanouie sur le seuil.

Quand les demoiselles effarées la firent revenir à elle, l'inconnue s'assit et, les considérant encore de ses yeux profondément enfoncés, mais sans prononcer un mot, fouilla ses vêtements trempés pour en tirer une lettre qu'elle leur tendit.

La lettre portait exactement leur adresse, mais elle était écrite en français. Les deux sœurs se penchèrent ensemble sur les caractères et lurent ce qui suit :

Mesdames,

Vous souvenez-vous de moi? Ah! Quand je pense à vous, mon cœur s'emplit du parfum du muguet sauvage des bois. Le souvenir de l'attachement passionné d'un Français saura-t-il [36] émouvoir vos cœurs, et consentirez-vous à sauver la vie d'une Française?

La porteuse de cette lettre, Mme Babette Hersant de même que ma divine impératrice, a dû s'enfuir de Paris. La guerre civile a fait rage dans nos rues. Les nobles communards, qui se sont dressés pour défendre les droits de l'homme, ont été écrasés et détruits. Le mari et le fils de Mme Hersant, tous deux coiffeurs éminents, ont été tués. Mme Hersant a été arrêtée comme « pétroleuse » (qualificatif que l'on emploie ici pour désigner les femmes qui ont mis le feu à des maisons avec du pétrole) et a échappé de justesse aux mains sanglantes du général de Gallifet. Elle a perdu tout ce qu'elle possédait et n'ose plus rester en France.

L'un de ses neveux est cuisinier à bord de l'Anna Colbioernsson qui fait route vers Christiania (c'est à ce que je crois la capitale de la Norvège) et il a obtenu un billet de transport pour sa tante. C'est là le dernier triste recours de cette pauvre femme. Sachant que j'avais visité jadis votre magnifique pays, Mme Hersant est venue me demander si j'y connaissais quelques bonnes gens et m'a prié, si c'était le cas, de lui donner une lettre pour elles.

Ces mots de « bonnes gens » m'ont rappelé aussitôt vos images, qui restent sacrées pour moi. Je vous envoie Mme Hersant. N'ayant plus à l'esprit la carte de Norvège, j'ignore comment elle se rendra de Christiania à Berlewaag. Mais c'est une Française. Vous verrez qu'en dépit de sa détresse elle est pleine de ressources, et qu'elle a conservé une sorte de majesté et un véritable stoïcisme. Et je l'envie, car, dans son désespoir, elle aura le bonheur de vous voir. [37]

En la recevant avec compassion, ayez une pensée de sympathie pour la France.

Il y a quinze ans, Mlle Philippa, j'ai été désolé à la pensée que votre voix ne remplirait jamais la grande salle de l'Opéra à Paris. Quand je pense aujourd'hui à vous, qui êtes sans doute entourée par une famille joyeuse et aimante, et à moi-même, vieux célibataire grisonnant oublié par ceux qui m'applaudissaient et m'adoraient jadis, je sais que c'est vous qui avez choisi la meilleure part. Qu'est-ce que la renommée? Qu'est-ce que la gloire? La mort nous attend tous, tant que nous sommes.

Et maintenant, ma Zerline perdue, et maintenant, ô soprano des neiges, en vous écrivant, je

sens que la mort n'est pas la fin de tout. Au paradis, j'entendrai de nouveau votre voix; vous y chanterez sans craintes et sans scrupules. Dieu vous a créée pour chanter. Vous serez alors la grande artiste que Dieu vous a destinée à être. Oh! combien vous enchanterez les anges!

Babette sait faire la cuisine.

Daignez recevoir, Mesdames, l'humble hommage de celui qui était votre ami autrefois.

Achille PAPIN

Au bas de la page, en guise de post-scriptum, se trouvaient les premières mesures, délicatement imprimées, du duo de Don Juan et Zerline.



Jusqu'à présent les deux sœurs n'avaient eu qu'une petite bonne de quinze ans pour les aider aux soins du ménage, et elles craignirent de ne pas avoir les moyens de garder une servante d'âge mûr et douée d'expérience. Mais Babette leur dit qu'elle servirait pour rien les « bonnes gens » de M. Papin, et qu'elle ne s'engagerait [38] chez personne d'autre. Si ces demoiselles la renvoyaient, elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et Babette demeura dans la maison des filles du pasteur pendant douze ans, jusqu'au moment où commence cette histoire.

V. Vie paisible

Babette était arrivée l'air hagard et les yeux égarés, pareille à une bête traquée; mais, dans son nouveau milieu si amical, elle prit très vite l'aspect d'une respectable servante de confiance. Venue en mendicante, elle devint bientôt une triomphatrice.

Son maintien paisible, son regard ferme et profond exerçaient une influence magnétique. Sous ses yeux, les choses prenaient sans bruit leur vraie place.

Au début, tout comme le pasteur quinze ans plus tôt, les patronnes de Babette avaient éprouvé une certaine inquiétude à l'idée de recevoir une « papiste » sous leur toit. Mais elles répugnaient à tourmenter une femme durement éprouvée, en essayant de la catéchiser, et, en outre, elles n'étaient pas très sûres de leur français. Par un accord tacite, elles ne cherchèrent donc à convertir leur servante que par l'exemple d'une sainte vie luthérienne. Et c'est ainsi que la présence de Babette dans la maison fut une sorte de stimulant moral pour ses habitantes.

Les deux sœurs n'avaient pas ajouté foi aux paroles de M. Papin concernant les aptitudes culinaires de Babette : elles savaient que les Français mangeaient des grenouilles, aussi enseignèrent-elles [39] à Babette la manière de préparer la morue, et la soupe au pain et à la bière. Au cours de cette démonstration, le visage de la Française demeura tout à fait impassible. Mais, au bout d'une semaine, Babette préparait la morue et la soupe au pain et à la bière aussi bien que quiconque, né et élevé à Ber-

lewaag.

La pensée du luxe et des extravagances françaises déconcertait les filles du pasteur. Le jour où Babette entra à leur service, elles l'appelèrent pour lui expliquer qu'elles étaient pauvres et qu'à leurs yeux le luxe était un péché. Il fallait que leur propre nourriture fût aussi simple que possible. Ce qui importait, c'étaient les marmites de soupe et les paniers de provisions destinés aux pauvres. Babette inclina la tête. Elle apprit à ses patronnes qu'étant jeune fille elle avait été cuisinière chez un vieux prêtre qui était un saint.

Aussitôt les deux sœurs prirent la résolution de surpasser le prêtre au point de vue de l'ascétisme.

Elles devaient s'apercevoir bientôt que, du jour où Babette s'était chargée de leur ménage, les dépenses avaient diminué comme par miracle, tandis que les marmites de soupe et les paniers de provisions ' semblaient doués d'un nouveau et mystérieux pouvoir pour fortifier à la fois les pauvres et les malades et les consoler de leurs maux. Les voisins et les protégés de la maison jaune durent reconnaître qu'ils bénéficiaient chacun pour sa part des éminentes qualités de Babette.

Jamais la réfugiée n'apprit à bien parler la langue de sa nouvelle patrie; mais, dans son mauvais norvégien, elle savait faire baisser les prix des commerçants les plus inflexibles de [40] Berlewaag : on la craignait comme le feu sur les quais et au marché.

Au début, les « vieux frères » et les « vieilles sœurs » avaient considéré avec méfiance l'étrangère- qui s'installait parmi eux. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir de l'heureux changement opéré au foyer de leurs « petites sœurs » et, en même temps qu'ils s'en réjouissaient, ils en bénéficiaient. Ils découvraient que, dans la vie de Martine et de Philippa, les ennuis et les difficultés avaient disparu. Elles avaient dorénavant de l'argent à distribuer et du temps à consacrer aux lamentations et aux confidences de leurs vieux amis. En outre, la paix de leurs cœurs leur permettait de s'abandonner à la méditation des choses célestes.

Avec le temps, il y eut de plus en plus de membres de la communauté qui prononcèrent le nom de Babette dans leurs prières, remerciant Dieu d'avoir envoyé cette étrangère quasi muette, cette sombre Marthe, au foyer des deux « lumineuses » Marie. La pierre qu'avaient presque rejetée ceux qui bâtissaient était devenue la principale de l'angle. Les dames de la maison jaune étaient seules à savoir que leur « pierre angulaire » portait une marque mystérieuse et inquiétante, comme si elle eût été apparentée de quelque manière à la Pierre noire de La Mecque, la Kaaba elle-même.

Babette parlait très peu de son passé. Dans les premiers temps, quand les deux sœurs lui avaient exprimé leur sympathie pour ses malheurs, elle avait fait preuve, dans ses réponses, de la majesté et du stoïcisme dont M. Papin avait parlé dans sa lettre.

« Que voulez-vous, Mesdames, disait-elle en haussant les épaules, c'est le destin! »

Et puis, un beau jour, elle apprit tout à coup à [41] ses patronnes qu'elle avait pris un billet de loterie en France, bien des années auparavant, et qu'un fidèle ami de Paris vérifiait tous les ans les chances de ce billet. Qui sait s'il ne lui arriverait pas de gagner le gros lot de dix mille francs?

Ce récit fit comprendre aux deux sœurs que le vieux sac de voyage en tapisserie de leur cuisinière était fait d'un tapis magique. Babette n'était-elle pas capable à tout moment de l'enfourcher et de retourner à Paris au travers des airs?

Il arrivait qu'en s'adressant à Babette Martine et Philippa n'obtenaient pas de réponse; elles se demandaient alors si l'étrangère avait bien entendu ce qu'elles disaient. Assise à la cuisine, les coudes

sur la table, Babette était plongée dans la lecture d'un épais livre noir, un livre de prières papistes sans doute. D'autres fois, elle restait immobile sur la chaise de bois à trois pieds, ses fortes mains croisées sur ses genoux, ses grands yeux largement ouverts. Elle paraissait alors aussi énigmatique, aussi mystérieusement avertie des secrets du destin que la Pythie sur son trépied.

Les deux sœurs devinaient alors que dans l'âme de Babette existaient des profondeurs insoupçonnées. Des souvenirs, des passions, des regrets, dont elles-mêmes restaient tout à fait ignorantes, venaient assiéger leur servante. Saisies d'un léger frisson, il leur arrivait de penser au fond de leurs cœurs : « Peut-être, après tout, est-ce vrai qu'elle a été une pétroleuse ! » [42]

VI. La chance de Babette

Le 15 décembre, on devait fêter le centième anniversaire du pasteur. Ses filles s'étaient préparées depuis longtemps à célébrer ce grand jour, comme si leur bien-aimé père vivait encore au milieu de ses disciples. Et ce fut pour elles un grand sujet de tristesse de constater qu'au cours de cette dernière année la discorde et les dissensions avaient fait d'incompréhensibles ravages dans le petit troupeau. Elles avaient essayé de rétablir la paix, mais se rendirent bien vite compte de la vanité de leurs efforts. On eût dit que la si remarquable énergie et l'amabilité, qui caractérisaient la personnalité de leur père, s'étaient évaporées comme s'évapore la force anodine de la bouteille d'Hoffmann quand on la laisse débouchée sur une étagère. Le départ du pasteur semblait avoir ouvert la porte à des sentiments inconnus des deux sœurs, bien plus jeunes à ce moment-là que les disciples spirituels du maître vénéré.

Surgis d'un passé vieux d'un demi-siècle alors que le troupeau sans berger errait perdu dans la montagne, des hôtes sinistres, non invités, étaient entrés par l'ouverture béante, et avec eux l'obscurité et le froid pénétrèrent dans les petits foyers jadis si bien clos. Les péchés des frères et des sœurs, accompagnés d'un tardif et lancinant repentir, reparurent pareils à une rage de dents, et les offenses réciproques reparurent aussi, suscitant d'amères rancunes.

On ne peut comparer cet état de choses qu'à un empoisonnement du sang.

Deux vieilles femmes faisaient partie de la congrégation. Avant leur conversion, elles [43] avaient médité l'une de l'autre jusqu'à empêcher d'une part un mariage, de l'autre un héritage. Aujourd'hui, elles étaient incapables de se rappeler les événements de la veille ou de la semaine précédente, mais elles se souvenaient des torts qui leur avaient été faits quarante ans plus tôt, elles continuaient à songer à ces dettes anciennes et se regardaient de travers.

Il y avait aussi un vieux frère qui, tout à coup, se rappela qu'un autre l'avait trompé, quarante-cinq ans auparavant, en traitant avec lui une importante affaire. Il aurait voulu chasser ces images de son esprit, mais elles le blessaient toujours à nouveau comme une écharde profondément enfoncée dans la chair.

Et que dire de cet honnête marin, aux cheveux gris, et de cette pieuse veuve, ridée par l'âge, qui avaient été amants dans leur jeune temps alors qu'elle était la femme d'un autre homme.

Ils en avaient tout récemment conçu du regret, mais chacun d'eux rejeta la faute sur l'autre et s'inquiéta des terribles conséquences d'un péché dont il allait souffrir pendant l'éternité entière peut-être, à cause d'un être qui avait prétendu l'aimer. Ils pâlissaient chaque fois qu'ils se rencontraient dans la maison jaune et évitaient de se regarder.

Comme le grand jour approchait, Martine et Philippa se sentirent de plus en plus écrasées par leur

responsabilité. Est-ce que leur père, qui avait été fidèle en toutes choses, ne les regarde-rait pas avec sévérité, les qualifiant de gardiennes infidèles de ses biens. Elles s'entretenaient de leurs inquiétudes, se répétant les paroles de leur père concernant les sentiers qui traversent même la mer salée et les montagnes couvertes [44] de neige, où l'œil humain ne discerne aucune piste.

Un jour de l'été précédent, le facteur apporta une lettre de France à Mme Babette Hersant. C'était un événement surprenant, car Babette n'avait reçu aucune lettre depuis douze ans.

« Que contenait cette lettre? » se demandaient les patronnes de Babette.

Elles se glissèrent à la cuisine pour voir la servante décacheter l'enveloppe et lire la missive. La lecture terminée, Babette, levant les yeux, apprit aux deux sœurs que son numéro de loterie en France venait de sortir et qu'elle avait gagné dix mille francs.

La nouvelle fit une telle impression sur Martine et Philippa qu'elles demeurèrent muettes pendant un long moment. Leur modeste pension leur était versée d'ordinaire par petites sommes. Il leur était difficile d'imaginer même ces dix mille francs et la pile énorme que constitueraient tous ces écus, tandis que, de leurs mains légèrement tremblantes, elles serraient celles de Babette. Jamais encore elles n'avaient serré des mains qui, l'instant d'auparavant, venaient d'entrer en possession d'une somme de dix mille francs.

Un peu plus tard, elles s'aperçurent que le versement les concernait autant que Babette. Ce pays de France où s'était écoulée la vie de Babette se dressait lentement au-dessus de leur horizon en même temps que leur propre existence s'enfonçait dans une sorte d'abîme brumeux. Les dix mille francs faisaient de Babette une femme riche, mais combien ils appauvrirent le foyer où elle avait servi. Les anciens soucis, les anciennes difficultés surgirent tout à coup aux quatre coins de la cuisine.

Les paroles de félicitation moururent sur leurs [45] lèvres, bien que les deux pieuses femmes eussent honte de leur silence.

Au cours des prochaines journées, elles annoncèrent la nouvelle à leurs amis d'un air joyeux, mais elles furent réconfortées de voir s'allonger les visages de leurs auditeurs. Personne ne pourrait, en vérité, blâmer Babette, et la communauté le comprenait bien : les oiseaux reviennent au nid et les êtres humains au pays natal. Mais cette bonne et fidèle servante comprenait-elle que son départ de Berlewaag serait une cause de détresse pour les vieillards et les pauvres? Les petites sœurs n'auraient plus le temps de soigner les malades ni les malheureux.

Certes, les loteries étaient choses impies.

L'argent arriva en temps voulu par l'entremise d'agences de Christiania et de Berlewaag. Les deux dames aidèrent Babette à compter les billets et lui donnèrent une boîte où les conserver. En maniant une aussi grosse somme, elles se familiarisèrent un peu avec ces inquiétants « chiffons de papier ».

Mais elles n'osaient interroger Babette sur la date de son départ. Oseraient-elles espérer qu'elle ne les quitterait pas avant le 15 décembre ?

Les patronnes de Babette n'avaient jamais été très sûres de ce que Babette comprenait quand elles parlaient entre elles. Elles furent donc très surprises lorsqu'un soir de septembre Babette entra au salon pour leur demander une faveur. Plus humble et plus soumise que jamais, elle venait les prier de l'autoriser à préparer le dîner de fête pour l'anniversaire du pasteur.

Ces dames n'avaient pas eu la moindre intention de donner un dîner. Ce qu'elles avaient [46] imaginé de plus somptueux était un souper fort simple, arrosé d'une tasse de café.

Mais les yeux noirs de Babette brillèrent de convoitise, pareils aux yeux d'un chien qui voit un os. Elles acquiescèrent donc à sa prière et aussitôt le visage de la cuisinière s'éclaircit. Pourtant, elle déclara qu'elle n'avait pas tout dit. Elle ajouta qu'elle désirait préparer un dîner français, un vrai dîner français, pour une fois, une seule fois.

Martine et Philippa s'interrogèrent du regard : cette perspective ne leur souriait guère, elles ignoraient ce que leur acceptation impliquait. Mais l'étrangeté même de la demande les désarmait. Comment trouver les arguments nécessaires au refus de la proposition?

Babette poussa un long soupir de bonheur, mais elle ne bougea pas d'une semelle. Elle n'avait pas que cette seule prière à adresser à ces dames et voici qu'elle les supplia de la laisser payer de son propre argent le dîner français.

Les autres s'exclamèrent :

– Non, non ! Babette ! Comment pouvez-vous vous figurer pareille chose? Croyez-vous donc que nous vous permettrons de dilapider votre précieux trésor en nourriture et en boissons et, de plus, à notre avantage? Non, Babette, c'est impossible.

Babette fit un pas en avant, et ce mouvement eut la soudaineté et la violence d'une vague qui se dresse, formidable et menaçante.

S'était-elle avancée de la même manière en 1871 pour planter le drapeau rouge sur une barricade?

Elle parla dans son norvégien maladroit, mais avec l'éloquence classique particulière aux Français : sa voix résonnait comme pour un chant : [47]

– Mesdames, vous ai-je demandé la moindre faveur pendant ces douze années? non? et pourquoi ne l'ai-je pas fait? Vous, qui récitez vos prières chaque jour, pouvez-vous vous imaginer ce qu'éprouve un cœur humain qui n'a aucune prière à faire? Et pourquoi donc Babette devrait-elle prier? Pour rien? Ce soir, elle a une prière à faire; cette prière jaillit du fond de son cœur. Ne comprenez-vous pas, Mesdames, que ce soir il vous appartient de l'exaucer, avec la même joie que le bon Dieu éprouve à exaucer les vôtres?

Martine et Philippa gardèrent d'abord le silence.

Babette avait raison : c'était bien la première requête qu'elle leur adressait depuis douze ans et, plus que probablement, ce serait la dernière. Elles réfléchirent donc sur ce qu'il y avait lieu de faire. Après tout, se disaient-elles, leur cuisinière était maintenant dans une situation supérieure à la leur et que signifiait un dîner pour une personne qui possédait dix mille francs?

Leur consentement final transfigura Babette du tout au tout. On s'aperçut que, dans sa jeunesse, elle avait été belle; et les deux sœurs se demandèrent si, pour la première fois, elles n'avaient pas été, pour la réfugiée, les « bonnes gens » de la lettre d'Achille Papin.

VII. La tortue

En novembre, Babette partit en voyage.

Elle dit à ses patronnes qu'elle avait des préparatifs à faire, pour lesquels un congé de huit à dix jours était indispensable. [48]

Le neveu, qui l'avait amenée jadis à Christiania, naviguait toujours dans ces parages; elle avait besoin de le voir et de discuter avec lui certains détails de son entreprise. Or, Babette n'avait pas le pied ma-

rin. Elle avait parlé de son unique voyage en mer de France en Norvège comme de la plus horrible expérience de sa vie. Et, cependant, aujourd'hui elle manifestait une résolution singulièrement ferme. Les deux sœurs en conclurent que son cœur était déjà en France.

Dix jours plus tard, elle revint à Berlewaag.

– Avez-vous fait tout ce que vous désiriez ? demandèrent ces dames.

– Oui, répondit Babette; j'ai rencontré mon neveu et lui ai donné la liste des denrées qu'il doit me rapporter de France.

Ces paroles étaient obscures pour Martine et Philippa, mais, comme elles ne voulaient pas se risquer à parler du départ de Babette, elles ne lui posèrent plus de questions.

Babette fit montre de quelque nervosité pendant les semaines qui suivirent son retour. Mais, un jour de décembre, elle annonça triomphalement à ses maîtresses que les provisions étaient arrivées à Christiana et avaient été chargées ensuite sur un bateau à destination de Berlewaag où on les avait débarquées le jour même. Et Babette ajouta qu'elle avait convoqué un vieux bonhomme possédant une brouette pour les transporter depuis le port jusqu'à la maison.

– Mais quelles provisions, Babette? demandèrent Martine et Philippa.

– Eh bien ! Mesdames, les provisions pour le dîner d'anniversaire ! Dieu soit loué ! Elles sont arrivées de Paris en parfait état !

A cette époque, pareille au bon génie d'un [49] conte de fée, Babette avait pris de telles proportions que ses patronnes se trouvaient toutes petites à côté d'elle. Les deux sœurs appréhendaient à présent le dîner français comme un phénomène de nature et de proportions inconcevables. Mais jamais encore elles n'avaient été infidèles à une promesse, et puis ne s'étaient-elles pas abandonnées elles-mêmes entre les mains de leur cuisinière?

Pourtant Martine sursauta en apercevant un chargement de bouteilles qui arrivait dans la cuisine. Elle prit une des bouteilles et dit à voix basse

– Qu'y a-t-il là-dedans, Babette ? Ce n'est pas du vin, j'espère?

– Du vin, Madame? s'écria Babette. Oh ! non ! c'est du clos-vougeot 1846.

Et elle ajouta :

– Il vient de chez Philippe, rue Montorgueil.

Martine ne s'était jamais doutée que les vins puissent porter des noms; elle fut donc contrainte de garder le silence sur ce point-là.

Vers la fin de la soirée, un coup de sonnette la fit courir à la porte. Elle ouvrit pour voir entrer une fois encore une brouette. Cette fois, c'était un garçon à tignasse rousse qui amenait le chargement, comme si le vieux bonhomme eût été épuisé par ses efforts précédents. Le garçon ricana en tirant hors de la brouette un gros objet indéfinissable. A la lueur de la lampe, l'objet ressemblait à une pierre d'un noir verdâtre. Mais, quand on l'eut posé sur le carrelage de la cuisine, il en sortit tout à coup une petite tête de serpent qui se balançait lentement de droite et de gauche.

Martine avait vu des gravures représentant des tortues; elle avait même connu un enfant qui possédait une tortue apprivoisée, mais cette [50] chose-là était d'une taille monstrueuse et terrible 1-voir. La fille du pasteur battit en retraite sans un mot.

Elle n'eut pas le cœur de raconter à sa sœur ce qu'elle avait vu et passa une nuit blanche, en pensant à son père. Dire que, le jour même de son anniversaire, elle et Philippa allaient livrer la maison du pasteur aux maléfices d'un sabbat de sorcières!

Lorsqu'elle s'endormit enfin, elle eut un rêve affreux : elle voyait Babette empoisonnant les « frères » et les « sœurs » de la communauté, sans compter Philippa et elle-même.

Dès l'aube, elle se leva, enfila son manteau gris et s'en fut par les rues obscures. Elle alla de maison en maison, ouvrit son cœur aux frères et aux sœurs, et confessa sa faute. Elle dit qu'avec Philippa elle avait accordé une prière à leur servante Babette sans prévoir ce qui les attendait. Et maintenant, elle n'osait penser à tout ce qu'op offrirait à boire ou à manger à leurs hôtes, le jour de l'anniversaire de son père.

Martine ne fit pas mention de la tortue, mais son expression et le ton de sa voix en parlaient éloquemment.

Toutes les vieilles gens, comme on l'a dit précédemment, connaissaient Martine et Philippa depuis leur tendre enfance et les avaient vues -pleurer amèrement sur une poupée cassée.

Les larmes de Martine firent monter des larmes à leurs propres yeux. Ils se réunirent dans l'après-midi et agitèrent la question entre eux. Avant de se séparer, ils avaient échangé réciproquement la promesse de ne pas dire un mot concernant la nourriture et la boisson au cours du dîner de fête, et cela rien que pour l'amour de leurs petites sœurs. Quoi qu'on leur offrît, [51] que ce fussent des grenouilles ou des escargots, rien n'arracherait une parole à leurs lèvres. Un vieillard à barbe blanche ajouta cependant : « Rappelons-nous que la langue, cette partie du corps si petite, se glorifie d'accomplir de grandes choses. Nul homme ne peut discipliner sa langue : c'est un démon insoumis, qui peut distiller un poison mortel. Le jour anniversaire de notre maître, nous nettoierons nos langues, les purifiant de toute concupiscence et de tout dégoût, les préservant pour leur seule haute fonction, qui consiste à louer et à remercier le Seigneur. »

Il se passait si peu de choses dans l'existence paisible de la communauté de Berlewaag que cet instant fut, pour elle, un instant de profonde émotion et d'exaltation spirituelle.

Les frères et les sœurs se serrèrent la main après leur serment et il leur sembla qu'ils agissaient ainsi en présence de leur maître.

VIII. Le cantique

Il neigea le dimanche matin : les flocons blancs tombaient rapides et drus, et une épaisse couche de neige couvrit les petits appuis des fenêtres de la maison jaune.

Le matin, de bonne heure, un domestique de Fossum apporta un billet aux deux sœurs : la vieille Mme Löwenhielm résidait toujours dans sa propriété de campagne. Agée de quatre-vingt-dix ans, elle était complètement sourde et avait perdu le goût et l'odorat, mais elle avait été l'une des premières à soutenir l'oeuvre du pasteur. Ni ses infirmités ni le voyage en traîneau [52] ne l'empêcheraient de venir honorer sa mémoire. « Mais, écrivait-elle, voici que mon neveu, le général Lorenz Löwenhielm, vient me voir à l'improviste. Il m'a parlé du pasteur avec une profonde vénération, et si vous me permettez de l'amener, je vous en serais très reconnaissante. Cela lui ferait du bien, car il est quelque peu déprimé. »

En lisant ces mots, Martine et Philippa revirent par la pensée le jeune officier qui venait leur faire vi-

site. Leurs inquiétudes présentes s'apaisèrent en souvenir des jours heureux d'autrefois. Elles répondirent à Mme Löwenhielm que le général serait le bienvenu et annoncèrent aussi à Babette qu'on serait douze à table, en ajoutant que leur hôte de la dernière heure avait vécu à Paris pendant plusieurs années.

Ces nouvelles parurent faire plaisir à Babette : elle assura qu'il y aurait largement de quoi manger pour tout le monde.

Les hôtesse firent leurs menus préparatifs au: salon; elles ne se risquaient pas à mettre le pied à la cuisine, car Babette avait mystérieusement embauché l'aide-cuisinier d'un bateau du port. C'était le même garçon, Martine le reconnut, qui avait apporté la tortue. Il devait aider à la cuisine et servir à table.

Maintenant, la femme aux cheveux noirs et le garçon à la tignasse rousse, semblables à une sorcière et à son esprit familier, avaient pris possession des régions . interdites au reste du monde. Les dames de la maison n'auraient pu dire quel feu on y avait allumé ni dans quels, chaudrons on faisait bouillir la soupe dès avant le jour.

Le linge de table avait été repassé et les plats brillaient comme par magie. Babette était seul [53] à savoir d'où l'on avait apporté des verres et des carafes.

La maison du pasteur ne possédait pas douze chaises de salle à manger et il fallut déménager du salon le grand canapé couvert de crin gris. Le salon, toujours pauvrement meublé, semblait singulièrement vide et spacieux sans ce canapé.

Martine et Philippa firent de leur mieux pour embellir le domaine qui leur avait été concédé. Quelles que fussent les épreuves réservées à leurs invités, ils auraient chaud tout au moins. Pendant toute la journée, les deux sœurs entassèrent des branches de bouleaux dans le vieux poêle. Elles ornèrent d'une guirlande de genièvre le portrait de leur père pendu au mur et posèrent un bougeoir sur la petite table à ouvrage de leur mère placée sous le portrait. Elles brûlèrent aussi des rameaux de genièvre pour répandre une bonne odeur dans la pièce.

Elles ne cessaient, en s'affairant de la sorte, de se demander si le traîneau des Löwenhielm passerait.

Enfin, elles enfilèrent leurs robes noires du dimanche et attachèrent à leur cou la croix d'or reçue pour leur confirmation. Après quoi, il ne leur resta plus rien à faire qu'à s'asseoir et, joignant les mains sur leurs genoux, elles s'abandonnèrent à la volonté du Seigneur.

Les frères et les sœurs arrivèrent par petits groupes et entrèrent dans la chambre lentement et avec une profonde solennité.

Cette chambre basse, avec son plancher nu et ses meubles rares, était chère aux disciples du pasteur.

Au-dehors s'étendait le vaste monde sous sa blanche parure d'hiver, et il paraissait plus joli encore derrière les jacinthes roses, bleues et [54] jaunes, rangées sur l'appui des fenêtres. En été quand ces fenêtres restaient ouvertes, le vaste monde apparaissait dans le clair encadrement des rideaux de tulle, qui frémissaient doucement à la brise.

Ce soir-là, les invités furent accueillis dès le seuil de la porte par un parfum suave, mais sans sourciller ils allèrent contempler le portrait de leur maître, sous sa guirlande de feuillage vert et, après quelques secondes de silence, leurs cœurs, comme leurs doigts gourds, se dégelèrent. Un frère très âgé entonna de sa voix cas l'un des cantiques composé par le pasteur :

*Jérusalem, mon heureuse patrie
Ton nom m'est chéri à jamais...*

Et, l'une après l'autre, toutes les autres voix se mêlèrent à la première : tremblantes voix féminines, basses profondes des vieux marins... Dominant le tout, s'élevait le clair soprano de Philippa, un soprano un peu affaibli par 1es années, mais toujours angélique. Sans même s'en rendre compte, les chanteurs se prirent par la main. Ils chantèrent le cantique strophe par strophe et, incapables de s'arrêter, en commencèrent un autre :

*Ne te préoccupe ni de ta nourriture
Ni de ton vêtement...*

Ces paroles tranquillisèrent un peu les maîtresses de maison. Et la troisième strophe alla droit au cœur de Martine, qu'elle remplit d'espoir :

*Donnerais-tu une pierre ou un serpent
A ton enfant qui demanderait du pain?...*

[55]

Mais un bruit de clochettes interrompit le chant au beau milieu : le traîneau de Fossum arrivait à la maison jaune.

Martine et Philippa se hâtèrent de recevoir leurs hôtes au salon. Mme Löwenhielm s'était fort amenuecée avec le temps. Toute -petite à présent, elle avait un visage blanc comme du parchemin et ne parlait plus guère.

A côté d'elle, le général Löwenhielm, grand, large, le teint vermeil, la poitrine couverte de décorations, resplendissait dans son bel uniforme. Il brillait et se pavanait comme un paon ou un faisan doré dans ce groupe sans éclat de corbeaux noirs et de corneilles.

IX. Le général Löwenhielm

Pendant le trajet de Fossum à Berlewaag, le général Löwenhielm avait été dans un singulier état d'esprit.

Il n'était pas revenu dans la région depuis trente ans. Aujourd'hui qu'il pouvait se reposer après sa vie agitée à la Cour, il ne trouvait pas le repos désiré. Certes, la vieille maison de Fossum offrait le calme, mais combien elle lui paraissait de taille pathétiquement exiguë après les Tuile-ries ou le Palais d'Hiver.

A Fossum, le général rencontrait un personnage troublant : le jeune lieutenant Löwenhielm hantait ces lieux. Le beau et svelte jouvenceau venait partout à la rencontre de l'homme vieil-lissant et, en le croisant, il lui lançait un rapide regard, accompagné d'un sourire le sourire [56] arrogant et hautain de la jeunesse au grand âge.

Peut-être le général aurait-il souri à son tour aimablement, un peu tristement comme font les vieux

devant les jeunes, s'il avait été le moins du monde d'humeur à sourire, mais, ainsi que l'écrivait sa tante, il était fort déprimé.

Le général Löwenhielm avait obtenu tout ce qu'il avait pu désirer au cours de sa vie. Tout le monde l'admirait, l'enviait. Il était seul à connaître un fait bizarre, qui contrastait avec sa brillante carrière : le général n'était pas heureux.

Quelque chose clochait quelque part, et il auscultait minutieusement sa propre personne spirituelle, comme l'on promène un doigt attentif sur la chair, où s'est implantée une invisible écharde.

Les rois lui avaient prodigué leurs faveurs; il avait bien réussi dans sa profession; il comptait des amis partout. Ce n'était pas de ce côté-là qu'il fallait chercher l'écharde.

Sa femme était une femme du monde accomplie et toujours belle. Peut-être négligeait-elle un peu son propre foyer pour ses visites et ses invitations? Elle changeait de domestiques tous les trois mois et les repas que le général prenait chez lui étaient servis à des heures irrégulières. Le général, qui appréciait au plus haut point les bons petits plats, éprouvait une légère amertume à l'égard de sa femme et lui attribuait en secret les maux d'estomac dont il souffrait par intermittence. Mais l'écharde ne se trouvait pas là non plus. Non !

Il était arrivé récemment au général une chose absurde : il s'était mis à craindre pour le salut de son âme. Avait-il quelque raison de le faire ?

Véritable exemple pour tous, il respectait la [57] morale et était fidèle à son roi, à son épouse, à ses amis. A certains moments, il avait l'impression que le monde n'obéissait pas à une loi morale, mais à des forces obscures et mystérieuses. Il se regardait alors dans la glace, considérait la brochette de décorations sur sa poitrine et soupirait : « Vanité des vanités, tout est vanité ! »

L'étrange entrevue à Fossum l'incita à faire le bilan de son exercice. Le jeune Lorenz Löwenhielm avait attiré les rêves et les fantaisies de l'imagination, comme une fleur attire les abeilles et les papillons. Il avait lutté pour s'en débarrasser, il les avait fuies; mais rêves et fantaisies de l'imagination ne l'avaient pas quitté. Il avait été blessé par la Huldra, le démon féminin de la légende familiale, et avait décliné son offre de la suivre dans la montagne, refusant avec fermeté le don des visions.

Le général vieillissant découvrit qu'il aspirait à la visite d'un seul petit rêve, et à celle d'un fragile papillon... avant la tombée de la nuit. Il découvrit qu'il désirait ardemment le don de la Huldra, comme un aveugle désire retrouver une vision normale.

Une série de victoires s'étendant sur plusieurs années, et remportées dans de nombreux pays, pouvaient-elles être une défaite? Le général Löwenhielm avait vu s'accomplir les souhaits du lieutenant Löwenhielm. Ses ambitions avaient été plus que satisfaites. Pour un peu on aurait pu dire qu'il avait gagné tous les biens de la terre. Et voilà qu'en fin de compte l'homme vieillissant, le majestueux officier, doué aux yeux du monde de tant de sagesse, se retournait vers le jeune visage naïf, pour lui demander gravement, presque avec amertume, en quoi [58] avait consisté sa chance. Quelque chose s'était perdu en cours de route.

Lorsque Mme Löwenhielm parla à son neveu de l'anniversaire du pasteur, et qu'il se décida à accompagner sa tante à Berlewaag, cette décision n'était pas une simple acceptation à un dîner. Il avait résolu de régler ce soir-là ses comptes avec le jeune Lorenz Löwenhielm, qui avait fait si triste figure dans la maison jaune, et qui avait fini par secouer la poussière de ses bottes de cavalier. Il voulait que le jeune homme lui prouvât une fois pour toutes qu'il avait bien choisi trente et un ans plus tôt. Les pièces basses de plafond, le poisson séché et le verre d'eau posé devant lui seraient tous appelés à la

rescousse pour affirmer que le jeune Löwenhielm n'aurait trouvé que peines et misères en leur compagnie.

Et le général laissa errer ses pensées dans le passé. Un jour à Paris, il avait gagné le Concours hippique, et de brillants officiers de la cavalerie française l'avaient fêté; dans leurs rangs se trouvaient des princesses et des ducs. On avait donné un dîner en son honneur dans un des meilleurs restaurants de Paris. En face de lui, à table, une noble dame, beauté célèbre qu'il courtisait depuis longtemps, lui souriait. Au milieu du repas, elle l'avait regardé de ses sombres yeux de velours, par-dessus son verre de champagne, et, sans dire un mot, lui avait promis de rendre heureux.

Ce soir, dans le traîneau, il s'était brusquement souvenu qu'en cet instant le visage de Martine lui était apparu, et qu'il avait repoussé cette douce image.

Pendant quelques minutes, il prêta l'oreille au tintement des clochettes, et il eut un léger sourire, en pensant que, tout à l'heure, il allait [59] diriger la conversation autour de cette même table, devant laquelle le jeune Lorenz Löwenhielm était resté muet.

Derrière le traîneau, de gros flocons tombaient dru, effaçant ses traces. Le général Löwenhielm restait immobile à côté de sa tante, le menton enfoncé dans son col de fourrure.

X. Le dîner de Babette

Lorsque le démon familier aux cheveux roux ouvrit la porte de la salle à manger, et que les invités pénétrèrent lentement dans la pièce, leurs mains se quittèrent, et ils gardèrent un profond silence. Mais ce silence était doux et sympathique, car, par la pensée, ils se tenaient toujours par la main et chantaient encore.

Babette avait posé un des chandeliers au milieu de la table. Les petites flammes éclairaient les complets et les robes noires, ainsi que l'uniforme écarlate du général. Elles se reflétaient aussi dans les yeux humides de la confrérie. A leur lumière, le général Löwenhielm vit le visage de Martine, comme il l'avait vu lors de son départ, trente ans plus tôt.

Trente ans passés à Berlewaag avaient marqué ces traits. Les cheveux d'or étaient maintenant striés d'argent. Le visage, pareil à une fleur, avait lentement pris la teinte de l'albâtre; mais que le front était resté pur! Quelle quiétude rayonnait dans les yeux! Que ces yeux inspiraient confiance! Que le dessin de ces lèvres était suave, comme si jamais elles n'avaient prononcé une parole de colère!

Lorsque tout le monde fut assis, un des membres [60] de la communauté, le plus ancien, rendit grâces, en récitant le verset composé par le pasteur lui-même :

*Puisse ce repas maintenir la force de mon corps
Puisse mon corps soutenir les forces de mon âme
Puisse mon âme, en actes et en paroles,
Louer le Seigneur pour tous ses bienfaits!*

Au mot de « repas », les invités inclinèrent leur tête sur leurs mains jointes, se rappelant qu'ils avaient promis de ne pas dire un mot concernant la nourriture, et ils renouvelèrent cette promesse dans leur cœur. Ils n'accorderaient même pas une pensée à ce qu'on leur servirait.

Ils étaient installés autour d'une table servie... Eh bien! n'avait-on pas fait de même aux Noces de Cana? Et la Grâce avait choisi de se manifester à ces noces, dans le vin même, plus abondante que jamais.

« Le familier » de Babette remplit les verres. Les hôtes les portèrent gravement à leurs lèvres pour confirmer leur résolution. Le général Löwenhielm, qui se méfiait un peu de ce vin, en prit une gorgée, s'arrêta, éleva son verre jusqu'à son nez, puis jusqu'à ses yeux : il était stupéfait.

« Ceci est fort étrange, pensa-t-il, voilà l' "Amontillado", et le meilleur Amontillado que j'aie dégusté de ma vie. »

Un peu plus tard, pour se remettre de sa surprise, il prit une cuillerée de potage, en prit une seconde, puis il déposa sa cuiller. « Etrange ! De plus en plus étrange ! murmura-t-il, car il est évident que je mange un potage. à la tortue, et [61] quel potage! » Pris d'une sorte de curieuse panique, le général vida son verre.

Les habitants de Berlewaag n'avaient pas l'habitude de beaucoup parler en mangeant, mais les langues se délièrent en quelque sorte ce soir-là. Un vieux frère raconta sa première rencontre avec le pasteur; un autre parla du sermon qui l'avait converti soixante ans plus tôt. Une femme âgée, celle qui avait reçu les confidences de Martine concernant ses inquiétudes, rappela à ses amis que, dans l'affliction, le devoir de tous les frères et de toutes les sœurs leur commandait de partager avec empressement les fardeaux des autres.

Le général Löwenhielm, qui devait diriger la conversation, dit que le recueil de sermons du pasteur était un des livres préférés de la reine. Mais l'arrivée d'un nouveau plat réduisit le général au silence.

« Incroyable ! Incroyable ! se disait-il *in petto*, ce sont des blinis Demidoff ! »

Il jeta un regard sur les autres convives : ils mangeaient paisiblement leurs blinis Demidoff, sans le moindre signe de surprise ou d'approbation, comme s'ils n'avaient fait que cela tous les jours pendant trente ans.

De l'autre côté de la table, une sœur évoqua des faits étranges qui s'étaient passés au temps où le pasteur était encore parmi ses enfants et qu'on pourrait qualifier de miracles.

Les autres se rappelaient-ils que le pasteur avait promis de faire un sermon de Noël dans un village situé de l'autre côté du fjord? Il avait fait si mauvais temps pendant quinze jours que pas un marin, pas un pêcheur ne se risqua à faire la traversée. Le village perdit tout espoir de voir arriver le prédicateur. Mais celui-ci annonça [62] que, si aucune barque ne le transportait, il marcherait sur la mer.

– Et vous en souvenez-vous? La veille d Noël, la tempête cessa, le gel s'installa, et le fjord ne fut plus qu'une glace d'une rive à l'autre. La chose ne s'était pas produite de mémoire d'homme.

Le serveur remplit les verres une fois de plus.

Cette fois, les frères et les sœurs reconnurent que ce qu'on leur versait n'était pas du vin, car le liquide pétillait : ce devait être une espèce de limonade. Cette limonade convenait parfaitement à l'exaltation de leurs esprits; ils avaient l'impression qu'elle les emportait au-delà de la terre, dans une sphère plus pure, plus éthérée.

Le général Löwenhielm déposa son verre et se retournant vers son voisin, lui dit : « Voilà certainement du " Veuve Clicquot " 1860! »

Le voisin lui adressa un sourire amical et lui parla du temps qu'il faisait.

Le serveur de Babette avait reçu ses ordres précis : il ne remplit qu'une seule fois les verres de la confrérie, mais il remplissait celui du général dès qu'il était vide. Or, le général le vidait coup sur coup.

Car comment faut-il qu'un homme de bon sens se comporte quand il ne peut se fier au témoignage de ses sens; mieux vaut être ivre que fou.

La plupart du temps, les habitants de Berlewaag éprouvaient quelques lourdeurs au cours d'un bon repas; il n'en fut pas ainsi ce soir-là. Les convives se sentaient devenir de plus en plus légers, légers matériellement, et légers de cœur au fur et à mesure qu'ils mangeaient et buvaient. Inutile à présent de rappeler les uns aux autres le serment qu'ils avaient fait. Ils [63] comprenaient que ce n'est pas en oubliant le manger et le boire, mais en ayant complètement renoncé à l'idée de boire et de manger, que l'homme mange et boit dans un juste état d'esprit.

Le général, quant à lui, cessa de manger et resta immobile sur sa chaise. Une fois de plus, sa mémoire le ramenait à ce dîner de Paris, auquel il avait pensé dans le traîneau : on avait servi un plat incroyablement recherché et savoureux. Il en avait demandé le nom à son voisin de table, le colonel Galliffet, qui lui avait répondu, avec un sourire, que c'étaient des « cailles en sarcophage », et il avait poursuivi en disant qu'il s'agissait là d'une invention du chef cuisinier du Café Anglais, où ils dînaient en ce moment.

Or, ce cuisinier, connu dans tout Paris pour le plus grand génie culinaire du siècle, était, chose surprenante, une femme.

– En vérité, ajouta encore le colonel Galliffet, cette femme est en train de transformer un dîner au Café Anglais en une sorte d'affaire d'amour, une affaire d'amour de la catégorie noble et romanesque, qui ne fait pas de distinction entre l'appétit physique et l'appétit spirituel. Autrefois, je me suis battu en duel pour l'amour d'une belle dame; aujourd'hui, mon jeune ami, il n'y a pas de femme à Paris pour laquelle je serais aussi prêt à verser mon sang que pour cette cuisinière.

Le général se tourna vers son voisin de gauche :

– Ce que nous mangeons n'est autre que des cailles en sarcophage, dit-il.

Le voisin, qui venait d'entendre la description d'un miracle, accorda à cette remarque un sourire absent; puis il hocha la tête en murmurant : [64]

– Evidemment, que voulez-vous que ce soit d'autre?

La conversation avait passé des miracles opérés par le maître aux miracles de bonté et de charité accomplis par ses filles. Le vieux frère qui avait entonné le cantique, cita les paroles du pasteur :

« Les seules choses que nous pourrions emporter en quittant cette vie terrestre seront celles que nous aurons données aux autres. »

Les invités sourirent. Quels nababs ces pauvres et simples filles ne seront-elles pas d l'au-delà?

Le général Löwenhielm ne s'étonnait plus de rien. Quelques minutes plus tard, en voyant arriver sur la table des raisins, des pêches et des figues fraîches, il sourit à son vis-à-vis et dit :

– Les beaux raisins !

et le voisin répondit :

– « Ils arrivèrent jusqu'à la vallée d'Eschol où ils coupèrent une branche de vigne avec une grappe de

raisins qu'ils portèrent à deux au moyen d'une perche. » (Nombres, XIII, 23.)

Alors, le général comprit que le moment était venu de faire un discours. Il se leva très droit dans son bel uniforme. Nul autre parmi les convives ne s'était levé pour faire un discours. Les vieux membres de la communauté ouvrirent tout grands leurs yeux, dans une joyeuse attente. Ils étaient accoutumés à voir des marins et des vagabonds ivres morts par l'effet de la grossière eau-de-vie du pays, mais ils ne reconnurent pas chez le brillant soldat, qui fréquentait les cours princières, les traces de l'ivresse au plus noble vin de ce monde. [65]

XI. Le discours du général Löwenhielm

« La clémence et la foi se sont rencontrées, mes amis ! dit le général; la justice et la grâce s'embrassent. »

Il s'exprimait d'une voix forte, entraînée sur les champs de manoeuvres, et qui avait éveillé d'harmonieux échos dans des salons royaux. Cependant il s'entendait parler d'une façon si nouvelle pour lui, et si étrangement émouvante, qu'il dut faire une pause après la première phrase, car il avait l'habitude de préparer ses discours avec soin, conscient du but qu'il se proposait. Ici, au milieu de la simple congrégation du pasteur, il semblait que le personnage du général et sa poitrine constellée de décorations ne servaient que d'agents de transmission à un message. A un message de la plus haute importance.

« L'homme, mes amis, poursuivit le général, l'homme est fragile et manque de bon sens. On nous a dit à tous que la grâce se trouve dans tout l'univers. Mais notre sottise humaine et nos connaissances bornées nous font croire que la grâce divine a des limites, et c'est pourquoi nous tremblons. »

Jusqu'à présent, le général n'avait jamais reconnu qu'il pût trembler, et il fut sincèrement surpris, voire choqué, en entendant sa propre voix déclarer le fait.

« Nous tremblons avant d'avoir fait notre choix dans la vie, et après, quand ce choix est fait, nous tremblons encore, de peur d'avoir mal choisi. Mais l'heure arrive où nos yeux s'ouvrent, [66] et nous voyons alors que la grâce n'a pas de bornes.

« La grâce, mes amis, ne nous demande rien, il nous faut seulement l'attendre avec confiance et la recevoir avec gratitude. La grâce, frères, ne nous impose pas de conditions et ne distingue aucun de nous en particulier; elle nous annonce une amnistie générale. Et, voyez, ce que nous avons choisi nous est donné, et ce que nous avons refusé nous est accordé en même temps. En vérité, ce que nous avons rejeté nous est déversé en abondance. Car la clémence et la foi se sont rencontrées, la justice et la grâce échangé un baiser. »

Les frères et les sœurs ne comprirent pas entièrement le discours du général, mais l'expression grave et inspirée de son visage, et le son de paroles infiniment chères bouleversèrent leurs cœurs.

C'est ainsi qu'après trente et un ans le général Löwenhielm réussit à dominer la conversation de la table du pasteur.

On ne peut rien dire de précis sur ce qui se passa ensuite; nul, parmi les invités, n'en garda un souvenir exact. Pourtant ils se rappelèrent tous la clarté céleste qui inondait la pièce comme si une quantité de petites auréoles se fussent réunies pour ne plus former qu'une seule glorieuse lumière.

De vieilles gens taciturnes reçurent le don de langues; des oreilles sourdes depuis des années s'ouvrirent pour les écouter. Le temps lui-même se confondit dans l'éternité.

Les fenêtres de la maison brillèrent comme de l'or bien après minuit, et des chants harmonieux s'égrenaient dans l'air hivernal.

Les deux vieilles femmes qui, jadis, s'étaient calomniées l'une l'autre évoquèrent ensemble [67] une période bien antérieure à leur querelle, alors que toutes jeunes filles elles se préparaient à leur première communion, et, la main dans la main, s'en étaient allées chantant le long des routes de Berlewaag.

Un membre de la confrérie donna un coup de poing dans les côtes d'un autre, comme font les gamins, et s'écria : « Vous m'avez trompé sur la valeur de ce bois, vieux coquin ! »

Le frère auquel il s'adressait ainsi faillit s'écrouler, tant il était secoué par un immense éclat de rire, tandis que des larmes inondaient son visage.

– C'est vrai, mon très cher frère, c'est vrai.

Halvorsen, le marin, et Mme Oppegarden se trouvèrent soudain tout près l'un de l'autre dans un coin de la pièce, et échangèrent un long, très long baiser, que les amours secrètes et incertaines de leur jeunesse ne leur avaient jamais laissé le temps de se donner.

Le troupeau du vieux pasteur se composait de petites gens au cœur simple. En se rappelant plus tard la soirée de ce 15 décembre, ils n'eurent jamais l'idée que leur exaltation n'était due qu'à eux-mêmes. Ils comprirent que la grâce infinie, dont parlait le général, leur avait été dispensée. Ils ne s'en étonnèrent même pas, car ils voyaient dans ce miracle la réalisation de leurs propres espérances. Les vaines illusions s'étaient dissipées devant leurs yeux comme de la fumée, et ils avaient aperçu la véritable face du monde. Ils vivaient une heure de l'Éternité. La vieille Mme Löwenhielm fut la première à partir, et son neveu l'accompagna. Martine et Philippa vinrent jusqu'à la porte pour éclairer leurs hôtes. Tandis que Philippa aidait la vieille dame à s'envelopper de ses châles et de ses couvertures, le général saisit la main de Martine [68] et la retint pendant un long moment sans prononcer une parole. Enfin, il dit :

– J'ai été avec vous tous les jours de ma vie. Vous le savez, n'est-ce pas?

– Oui, dit Martine, je sais qu'il en a été ainsi.

– Et, poursuivit-il, je serai avec vous tous les jours qui me restent à vivre. Chaque soir m'assiérai à côté de vous, non pas en chair et en os, ce qui ne signifie rien, mais en esprit, ce qui est tout, et je dînerai avec vous, comme ce soir. Car ce soir j'ai appris, ma chère sœur, que dans ce monde tout est possible.

Martine répondit :

– Il est vrai, mon cher frère, que dans ce monde tout est possible.

Ils se séparèrent sur ces mots.

Lorsque, enfin, la société se dispersa, la neige cessait de tomber. La ville et la montagne baignaient dans une splendeur supraterrrestre, et le ciel étincelait d'une myriade d'étoiles.

Dans les rues, l'épaisse couche de neige rendait la marche difficile. Les invités de la maison jaune vacillaient sur leurs jambes, trébuchaient, tombaient assis, tombaient sur les genoux, tombaient face contre terre. Lorsqu'ils se relevaient, couverts d'une neige immaculée, il semblait qu'ils aient été lavés à l'exemple de la laine blanche des agneaux.

Dans leur innocence retrouvée, ils bondissaient en effet comme des agneaux.

Pour eux, qui avaient pris toutes choses tellement au sérieux, c'était une grâce d'être redevenus pareils à de petits enfants. Quelle joie aussi de voir les autres dans cet état de seconde enfance vraiment céleste !

Parfois, se tenant immobiles la main dans la main, ils formaient comme la chaîne d'un quadrille [69] des lanciers dont les danseurs eussent été béatifiés.

« Dieu vous bénisse ! Dieu vous bénisse ! » Ces mots revenaient sans cesse, comme un écho de la musique des sphères.

Martine et Philippa restèrent un long moment sur le perron devant la maison; elles ne sentaient pas le froid.

– Les étoiles se rapprochent, dit Philippa. Martine répondit doucement :

– Il en sera de même chaque nuit. Il est possible qu'il ne neige plus jamais.

Mais, sur ce point-là, elle se trompait. Une heure plus tard, la neige tombait de nouveau, et on ne vit jamais chute de neige plus abondante à Berlewaag. C'est à peine si l'on put ouvrir les portes le lendemain matin, tant la neige s'était amoncelée devant le seuil des maisons. Elle formait aussi de véritables rideaux devant les fenêtres.

Bien des années plus tard, on racontait que plus d'un brave citoyen de Berlewaag ne s'aperçut pas de la venue du jour et dormit jusque bien avant dans l'après-midi.

XII. La grande artiste

En fermant leur porte, Martine et Philippa se souvinrent de Babette. Une vague de tendresse et de pitié les submergea : Babette, seule, n'avait pas eu sa part de cette soirée bénie.

Elles se rendirent à la cuisine, et Martine dit à Babette :

– C'était un charmant dîner, Babette.

Et, soudain, le cœur de Martine et de Philippa [70] se remplit de reconnaissance. Elles se rappelèrent qu'aucun de leurs hôtes n'avait dit un seul mot se rapportant à la nourriture, et, en vérité elles ne parvenaient pas elles-mêmes, en dépit de tous leurs efforts, à se souvenir des plats qu'on leur avait servis. Martine cependant pensa à la tortue, mais on n'avait pas vu trace de la tortue, et son inquiétude recula bien loin dans le passé. Peut-être avait-elle été l'objet d'un cauchemar?

Assise sur la planche à hacher de la cuisine Babette était entourée de plus de casseroles, de plus de poêles à frire, noircies et graisseuses que ses patronnes n'en avaient vu de leur vie. Elle était pâle et avait l'air mortellement épuisée, comme le jour de son arrivée, quand elle s'était évanouie sur le seuil de la porte.

Après un long moment de silence, elle regarda Martine et Philippa bien en face et dit :

– Autrefois, j'étais cuisinière au Café Anglais.

Martine dit encore :

– Tout le monde a été d'avis que ce dîner était charmant; et comme Babette ne répondait pas, elle poursuivit : « Nous nous souviendrons tous de cette soirée quand vous serez rentrée à Paris, Babette. »

Mais Babette dit :

– Je ne reviendrai pas à Paris.

– Vous ne reviendrez pas à Paris? s'écria Martine.

– Non ! fit Babette, que voulez-vous que je fasse à Paris? Ils sont tous morts, je les ai tous perdus, Mesdames.

Les deux sœurs pensaient à M. Hersant et à son fils : elles murmurèrent :

– Oh ! pauvre Babette !

– Oui, ils sont tous morts ! reprit Babette : le [71] duc de Morny, le duc Decazes, le prince Narishkine, le général Gallifet, Aurélien Scholl, Paul paru, la princesse Pauline, tous...

Ces noms étrangers, ces titres portés par des gens que Babette disait avoir perdus déconcertèrent légèrement les deux sœurs, mais les paroles de Babette révélaient une détresse si tragique que, dans leur sympathie, elles déplorèrent les pertes de leur servante comme si elles eussent été les leurs, et des larmes leur montèrent aux yeux.

Après un nouveau et long silence, Babette eut un léger sourire et reprit :

– Comment, d'ailleurs, pourrais-je rentrer à Paris, Mesdames? Je n'ai pas d'argent.

– Pas d'argent? s'écrièrent les deux autres, d'une seule voix.

– Non, fit Babette.

Martine et Philippa restaient pétrifiées :

– Mais vos dix mille francs?

– J'ai dépensé dix mille francs, Mesdames.

Le saisissement obligea les filles du pasteur à s'asseoir, et, pendant une minute encore, elles furent incapables de parler.

– Dix mille francs ! balbutia enfin Martine.

Babette riposta d'un ton plein de dignité :

– Que voulez-vous, Mesdames, un dîner de douze couverts coûterait dix mille francs au Café Anglais.

Ces dames restaient muettes : ce que disait Babette leur paraissait inconcevable, mais, de toutes façons, bien des choses qui leur demeuraient inconcevables s'étaient passées ce soir-là.

Martine se rappela l'histoire que racontait un ami de son père, missionnaire en Afrique, Il avait sauvé la vie de la femme favorite d'un [72] vieux chef. Celui-ci, pour lui prouver sa reconnaissance, lui avait offert un magnifique repas.

Ce ne fut que bien longtemps après que le serviteur nègre du missionnaire lui apprit que ce qu'il avait mangé n'était autre qu'un petit-fils, gras et dodu, du vieux chef. On l'avait mis à la casserole en l'honneur du grand sorcier chrétien... et Martine frissonna.

Mais Philippa sentait son cœur fondre dans poitrine. Une soirée inoubliable se terminait pour elle par une inoubliable preuve de loyalisme humain et de sacrifice personnel.

– Chère Babette, dit-elle doucement, vous n'auriez pas dû renoncer pour nous à tout ce que vous possédiez.

Babette jeta à sa maîtresse un long regard, un étrange regard, et Philippa crut voir au fond de ses yeux de la pitié et même un peu de dédain.

– Ce n'était pas pour vous, riposta Babette, c'était pour moi.

Elle se leva et s'avança toute droite vers les deux sœurs :

– Je suis une grande artiste ! dit-elle. Une fois de plus, un profond silence régna dans la cuisine, jusqu'à ce que Martine reprît :

– Vous resterez donc pauvre votre vie entière, Babette?

– Pauvre? fit Babette, et elle sourit comme pour elle-même. Non! Jamais je ne serai pauvre. Je vous l'ai dit, je suis une grande artiste. Une grande artiste n'est jamais pauvre, Mesdames. Il nous a été accordé un trésor, dont les autres gens ne savent rien.

La sœur aînée ne trouvait plus quoi dire, mais, dans le cœur de Philippa, vibraient des cordes, muettes depuis longtemps. Elle avait entendu parler du Café Anglais, bien des années [73] auparavant, par quelqu'un qui lui avait cité les noms de la liste tragique de Babette.

Elle se leva et fit un pas vers sa servante :

– Mais, voyons, tous ceux que vous mentionnez, Babette, ces princes, ces grands seigneurs de Paris, vous les avez combattus vous-même. Vous avez lutté avec les communards. Le général dont vous prononcez le nom a fait fusiller votre mari et votre fils. Comment pouvez-vous pleurer ces gens?

Les yeux de Babette rencontrèrent ceux de Philippa :

– Oui, dit-elle, j'étais une communarde, Dieu soit loué; et les gens que j'ai cités, Mesdames, étaient méchants et cruels. Ils ont affamé le peuple de Paris; ils ont opprimé les pauvres et leur ont fait du tort. J'ai été sur une barricade, Dieu merci j'ai chargé les fusils de mes hommes. Et cependant, Mesdames, je ne reviendrai pas à Paris aujourd'hui que tous ceux que j'ai évoqués n'y sont plus.

Elle restait immobile, plongée dans ses pensées.

– Voyez-vous, mes petites dames, dit-elle enfin, ces gens-là m'appartenaient, ils étaient miens. Ils ont été élevés, ils ont été formés pour comprendre quelle grande artiste je suis au prix de dépenses plus grandes que vous ne pourrez jamais l'imaginer ou le croire. J'étais en mesure de les rendre heureux. Quand je faisais de mon mieux, je pouvais les rendre parfaitement heureux.

Elle s'arrêta, puis conclut :

– M. Papin était comme moi.

– M. Papin? s'écria Philippa.

– Oui, M. Papin, ma pauvre dame. Il me l'a dit lui-même : « Quelle épreuve insupportable pour un artiste, disait-il, que d'être encouragé et [74] d'être applaudi pour ne créer et n'exécuter que des oeuvres de second ordre. Dans le monde entier, un seul cri monte du cœur de l'artiste : « Permettez-moi de me surpasser ! »

Philippa entoura Babette de ses deux bras.

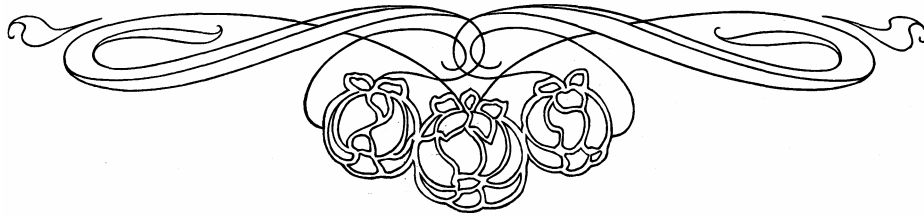
Le corps de la cuisinière semblait de marbre à côté du sien qui tremblait des pieds à la tête. Pendant quelques instants, elle ne parvint pas à articuler un mot, puis elle murmura :

– Mais ceci n'est pas la fin. Je sens, Babette, que ce n'est pas la fin. Au paradis, vous serez la grande

artiste que Dieu a faite de vous.

Et elle ajouta tandis que les larmes inondaient ses joues :

Combien vous enchanterez les anges !



© Éditions Gallimard, 1961, pour la traduction française.

Titre original :

ANECDOTES OF DESTINY (ISAK DINESEN)

© Gyldendalske Boghandel Nordisk Forlag Copenhagen-Danemark, 1958.

Karen Blixen est née en 1885 à Rungstedlund, près de Copenhague, dans une famille aristocratique. Son père, le capitaine Wilhelm Dinesen, avait écrit de célèbres Lettres de chasse. Karen Blixen étudie les Beaux-Arts à Copenhague, suit des cours de peinture à Paris, en 1910, et à Rome, en 1912. Elle épouse en 1914 son cousin, le baron Bror Blixen Finecke, dont elle divorcera en 1922.

De 1914 à 1931, elle habite au Kenya, où elle est propriétaire d'une ferme. Cette partie de sa vie lui inspire son livre le plus connu, La ferme africaine. Elle avait débuté dès 1907 en écrivant des récits dans un journal littéraire danois, sous le pseudonyme d'Osceola. Elle signera ses livres de divers noms : Isak Dinesen, Pierre Andrézel, Karen Blixen. Et elle écrira tantôt en anglais, tantôt en danois.

Loin du côté vécu et presque autobiographique de La ferme africaine, l'autre versant de son oeuvre est marqué par des oeuvres d'imagination fantastique et baroque, comme les Sept contes gothiques et les Contes d'hiver.

Tel est cet auteur, à part dans son pays et dans son temps. Karen Blixen est morte en 1962. Quand il reçut le prix Nobel, Ernest Hemingway, qui a chanté lui aussi les paysages de l'Est africain, déclara qu'il regrettait qu'on ne l'ait pas plutôt donné à l'auteur de La ferme africaine.